

# *Amère*

roman de

**BERTRAND RUNTZ**

finitude  
2005

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUINZE  
EXEMPLAIRES SUR PAPIER LILAS, NUMÉROTÉS  
DE 1 A 15 ET ACCOMPAGNÉS D'UNE PHOTO-  
GRAPHIE ORIGINALE, SIGNÉE PAR L'AUTEUR.

*Tant de choses se perdent  
en ce voyage de la tête à la main!*

ALPHONSE DAUDET

*Le véritable voyage est celui du retour.*

U.K. LE GUIN

*pour mon fils Jules*

UN JOUR, MA MÈRE EST PARTIE SANS LAISSER D'ADRESSE.

C'est ainsi. J'avais 11 ans. Désormais, il y eut le temps d'avant et le temps d'après, avec au centre, ma seconde naissance. L'obscur.

J'eus le sombre privilège d'assister à son départ, démuni et terrorisé. Alors le gouffre s'ouvrit sous mes pas, dans un puissant et vaste remous de ténèbres. Cette odeur de charogne, durable, qui de cet instant devait emplir mon âme, à en déborder. Avec l'aube naissante, je commençais à vomir ma vie, lentement, consciencieusement...

... Sous l'œil hagard de mon père. Puisque dans mon malheur, je ne me trouvais être orphelin que pour moitié, du moins officiellement.

Juste avant la fin, ma mère lui avait demandé de me faire venir auprès d'elle et celui-ci n'avait pu, ou su, refuser. Mon père qui me dit : « Ta maman voudrait te voir, écoute bien ce qu'elle va te dire ! »

Puis il me guide, il me pousse un peu dans le dos. Je passe la porte. Maman se trouve dans son lit. Ses cheveux

n'ont jamais été aussi gris, comme de la cendre. De profonds cernes violacés lui marquent le visage ; il a déjà pris cette teinte cireuse et molle de cierge consumé, avant l'ultime raideur. Les rideaux sont tirés et la lumière de la lampe fait une flaque. Elle vient clapoter dans les yeux de maman.

On a placé des coussins dans son dos, pour la soutenir. Comme je pénètre dans la pièce, le médecin sort. Il ferme sa sacoche de cuir qui claque sèchement dans la pénombre. On dirait les lèvres d'une grande bouche sans dents. Il me dévisage sans oser s'arrêter et dans son regard je devine : « Courage, mon garçon... »

A mon entrée, elle tente de se ressaisir. Je vois bien qu'elle essaye de me sourire ; elle voudrait lever une main pour me faire signe de venir près d'elle, mais son bras retombe sans force. Elle échoue. Au fond du lit. Soudain, ses yeux brillent tellement. Tout ce qu'il lui reste de vie semble s'y être concentré : c'est la dernière braise de ce feu qui la dévore de l'intérieur.

Il me faut effectuer le tour, c'est interminable. Enfin, je m'assois à côté d'elle. Je m'écroule. Ses jambes inertes sous la couverture frôlent mes fesses. Elle refait une tentative. Péniblement, elle cherche à hisser sa main jusqu'à ma cuisse. L'effort l'épuise, mais cette fois elle parvient à l'atteindre. Elle s'y agrippe désespérément. J'ai peur. J'ai l'impression d'étouffer. Je voudrais me sauver, pourtant je n'en fais rien. Il y a une odeur forte dans la pièce, de sueur et de fièvre, un peu écœurante, de vanille corrompue : l'odeur de la mort. Sa voix éraillée me déchire le cœur :

— Tu sais, je vais mourir. Tu vas rester seul avec papa. Il faudra être sage avec lui. Tu me le promets?... Il faudra bien écouter ce qu'il te dira. Et puis il faut que tu travailles

à l'école : c'est important. Tu m'entends mon chéri ? jure-le moi !

— Je te le jure, maman !

J'aurais voulu me précipiter dans ses bras et l'embrasser, pour la sauver, l'arracher à cette mort que je ne comprenais pas, qui me dépassait, qui me trépassait. Au lieu de quoi : je me sauvais en courant, dans l'autre sens et en larmes. Je bousculais mon père dans le couloir, tandis que la porte claquait derrière moi. Elle venait de se refermer sur ma vie.

Plus tard, lorsque mon père ressortit enfin de la pièce, tellement raide et pourtant voûté, il m'envoya passer le restant de la nuit chez la voisine du dessus, et je crois bien que j'étais alors furieusement heureux et soulagé de m'éloigner, mais en même temps incurablement malheureux. Je laissais ma mère, je l'abandonnais — ou bien était-ce elle ?

Toujours est-il qu'à chaque fin de trimestre, prenant un air accablé et désespéré, mon père se croyait obligé de me rappeler le serment que j'avais fait sur son lit de mort. « Tu te souviens de ce que tu as juré à maman ? Tu sais, elle voit tout de là-haut !... »

J'imagine qu'il croyait bien faire. « Elle voit tout de là-haut ! » Je le maudissais en silence. Ne pouvait-il donc comprendre que c'était lui qui achevait de me terrasser, conseil de classe après conseil de classe ? Lorsqu'il me passait à la question.

A chaque fois qu'on abordait le sujet de mon devenir — du moins immédiat, mon éventuel passage dans la classe supérieure — c'était devenu un rituel que ma mère, *cette*

*très sainte et formidable femme*, revienne sur le tapis. En ces occasions-là, elle était mon faire-valoir, en quelque sorte, mon mot d'excuses. Que mon père signait presque machinalement. Il exhuma pour moi son cadavre pourrissant du tombeau. Sans la moindre pudeur, il l'exhibait : « Vous savez, Bertrand a perdu sa maman trop tôt, ça l'a énormément perturbé... Mais je sens que ça commence à aller mieux, accordez-lui une dernière chance ; je suis convaincu qu'il va s'y mettre, cette fois. Il me l'a promis. Il ne vous décevra pas ! »

Sans doute fallait-il entendre aussi : « Il ne *nous* décevra pas ! » D'ailleurs, il se peut tout à fait que mon père y ait sincèrement cru. A moins qu'en m'arrachant au redoublement, il n'ait fait qu'essayer à sa manière de se faire pardonner ses propres manquements. Il se figurait me sauver la mise. Puisqu'à n'en pas douter, c'était également à moi qu'il s'adressait, par conseils de classe interposés : « Tu sais, moi aussi j'ai perdu ma femme, et alors qu'elle était encore si jeune ; ça m'a énormément perturbé... Pourtant, je sens que je commence à aller mieux. Accorde-moi une dernière chance. Dorénavant, je vais m'occuper de toi. Je te le promets ! »

Las... ses bonnes résolutions ne duraient que le temps d'un conseil de classe, il s'en trouvait bien incapable : il aurait déjà fallu qu'il parvienne à se prendre en charge.

A peine sortis de la pièce, mon père, mais également moi, retombions dans nos travers ; nous reprenions nos chemins de traverse au milieu des ornières et des tombes, jusqu'à celle de ma mère, pareille à une plaie toujours ouverte et suppurante. En dépit de quoi, je passais dans la classe supérieure ; mon père réussissait toujours à les convaincre. D'une année sur l'autre, je me hissais sur le

cadavre de maman. C'était mon viatique.

En vérité, ce n'était pas des bulletins de notes qu'il contresignait mais mon avis de décès. Jour après jour, seconde après seconde, à chacune de mes expirations, je me parjurais. Je m'y revoyais encore, de l'autre côté de cette porte, comme au travers d'un judas, un œil monstrueux, assis au bord du gouffre ; tandis que le regard effaré de ma mère se posait sur moi pour la dernière fois. Sa pupille dilatée par l'injection massive de morphine censée apaiser ses souffrances — peut-être bien les abrégées, mon père ne l'a jamais dit clairement, mais était-ce nécessaire ?

Maman, en cette minute, peut-être encore davantage torturée et terrifiée à l'idée que je tourne mal qu'à la certitude de sa propre mort et se raccrochant à l'espoir désespéré qu'au moins, grâce à cette promesse arrachée, son petit bonhomme...

« Je te le jure, maman ! »

Mais qu'aurais-je pu dire d'autre ? Et elle ? !

Alors même — je le comprends aujourd'hui — que j'avais déjà tourné de l'âme, irrémédiablement. J'avais basculé. A l'instant même où je le disais. Cette promesse-là — surtout cette promesse-là ! — je ne pourrais jamais la tenir. Il me faudrait d'abord mourir à mon tour, d'une manière ou d'une autre. Privé de futur, je m'y emploierai activement. Désormais, ma vie se conjuguerait à l'imparfait et au passé décomposé.

*Lorsque Shah Jahan, roi du monde, perdit son épouse préférée, soleil de ses nuits, fou d'amour et de douleur, il fit bâtir pour elle un somptueux mausolée sur les rives de la Yamunâ, adossé au fleuve, à l'écoulement incessant des eaux. Sans conteste, l'une des plus remarquables œuvres d'art que le génie humain ait jamais conçues, véritable palais avec ses coupoles de marbre blanc, le galbe idéal d'un sein. Par amour et fidélité. Que le souvenir de l'être adoré, sublimé par-delà la mort, vive à jamais.*

LORSQUE MA MÈRE MOURUT, fou de douleur, mon père entreprit de déconstruire sa vie, mais d'une manière incertaine. Il se laissait aller à son désespoir. Il se laissait glisser dans la pente. Il m'entraînait dans sa déchéance, pour des années.

Peu à peu, l'appartement où nous avons vécu avec ma mère se désagrégeait sous nos yeux, et les papiers peints japonais qu'elle avait jadis choisis avec soin et goût, les voilages délicats, partaient en lambeaux. Tous ces objets qu'elle avait chinés avec bonheur dans des brocantes

allaient en s'ébréchant sous nos doigts gauches, particulièrement les miens, ce qui rendait malade mon père (même s'il n'avait pas besoin de cela) et le faisait enrager : «Vraiment, j'étais un destructeur!»

A chaque menue catastrophe domestique, c'était un peu de maman que je lui enlevais, que je lui arrachais, morceau après morceau, un véritable supplice; pour le peu qu'il lui en restait...

#### DANS L'APPARTEMENT, TOUT SE DÉLABRAIT.

Le mobilier, les robots de cuisine, tout se déginguait, tandis que mon père ne réparait rien, du moins véritablement. Il se contentait de rafistoler les choses, et par là même notre existence, avec de vieux bouts de ficelle, du fil de fer tordu, des boulons de récupération dépareillés, tant et si bien que plus rien ne finissait par marcher ni avoir réellement l'air de quelque chose.

Mon père s'obstinait à ne rien jeter, même les objets devenus à l'évidence définitivement inutilisables (et peut-être surtout eux!). Il les entreposait soigneusement à l'abri de la poussière dans le fond des placards dont il refermait soigneusement les portes. Pour certains, il avait même fini par renoncer à les ouvrir.

C'était tragiquement ambigu. D'un côté, il aurait sans doute souhaité tout conserver dans l'état, comme du temps de sa femme adorée, lorsque chaque chose marchait encore à la perfection et qu'elle le berçait du doux ronronnement de son cœur. Mais d'un autre côté, il ne se sentait plus la force et le courage, l'élan vital, maintenant qu'il était seul, d'entretenir vraiment les objets de notre

quotidien, l'illusion de la vie. Il ne pouvait se résoudre à jeter quoi que ce soit aux ordures. Pour lui, cela aurait également signifié se débarrasser de maman, la tuer une seconde fois.

Peu à peu, il avait pris les apparences d'un dérisoire et désespérant gardien de musée. Cependant, par une forme extrême de mimétisme morbide, lui-même semblait ne plus être qu'une pièce de ce musée dont il se figurait avoir la garde, remisé dans le recoin le plus obscur. A l'écart. Un mannequin de cire au vernis craquelé, au cœur fendu, qu'on n'osait même plus présenter aux visiteurs dans son costume élimé et poussiéreux, raccommodé grossièrement. Car malgré sa fortune non négligeable, il conservait jusqu'aux vêtements de l'époque. Ceux de tous les jours, qu'il portait pour se rendre au travail, et puis aussi ceux qu'il ne mettait qu'exceptionnellement, lorsqu'il emmenait maman au restaurant, au salon de danse; ses tenues de cérémonies.

Souvent, il évoquait devant moi le cercle militaire, place Saint Augustin, face à la statue de Jeanne d'Arc. «Je suis cy envoyée de par Dieu, le Roy du ciel, corps pour corps pour vous bouter hors de toute France.»

Certaines soirées officielles où ils avaient été conviés et dont il gardait encore précieusement le souvenir ainsi que le carton d'invitation quelque part au fond d'un tiroir, sur Vélín d'Arches avec filigrane, tel un titre de noblesse, une charge, qu'on lui aurait accordés en reconnaissance de ses bons et loyaux services. Les vastes salons aux parquets vernis où ils avaient tourné durant des heures, infatigables, jusqu'au petit jour, enlacés par la musique; comme ils avaient été les derniers à quitter la piste sous

les applaudissements feutrés et connaisseurs des musiciens en queue-de-pie.

Il m'exaspérait. Je ne supportais plus de l'entendre ressassier et raconter son bonheur d'alors, quel fameux danseur il avait été, le jarret infatigable. Déjà, avant de rencontrer maman : « Le danseur mondain... ». C'est ainsi que ses camarades de régiment le surnommaient familièrement entre eux, tant pour le brocarder que par une pointe de jalousie, car il faisait alors tourner la tête à plus d'une. A vingt ans, il était plutôt bel homme, la moustache fière et frémissante...

Même s'il n'y avait que maman qui ait véritablement compté!

Toujours la même antienne, pour en arriver aux chandelles que l'on mouche, les lustres qui s'éteignent l'un après l'autre, un brouhaha de voix qui s'éloignent ; un rire de femme, encore, et qui sonne comme du cristal ébréché. Des talons hauts, une porte qui claque. La salle de bal déserte, livrée aux fantômes, à ce silence plein de rumeurs et de cris étouffés, son malheur d'aujourd'hui. Un champ de bataille, après la bataille.

Mon père ne sortait plus. Il déclinait presque systématiquement les invitations — mon père déclinait — et d'ailleurs plus personne, pour ainsi dire, ne l'invitait. Il semblait attendre lamentablement au fond d'un placard, entre un mixeur au moteur grippé et une vieille cocotte-minute cabossée, au joint desséché, que la mort le délivre. Mais celle-ci tardait à venir et mon père continuait d'attendre. A moins qu'il ne soit déjà mort, depuis des années, et qu'il l'ait ignoré...

Il préférerait rester seul à la maison, retranché dans la pénombre, bien au chaud dans sa tristesse, confit dans son malheur. A ses yeux, celui-ci recelait tant de charme, en définitive : c'était un abîme de douceur. Il n'avait nulle envie de se confronter à la rugosité du monde, à l'éclat trop vif de la vie, ce trop-plein d'absence. Et si parfois il lui arrivait de faire tourner un disque sur la platine, c'était alors un 78 tours aux sillons laborieux et accidentés, chevrotants. Une lente valse à trois temps qu'il exécutait en pensée, planté au milieu du salon, les bras ballants, ou bien recroquevillé au fond du canapé, les yeux un peu trop brillants dans la lumière chiche filtrée par les rideaux jaunis et pleins d'accrocs, de taches indéfinissables, les tapis rêches dont la corde apparaissait çà et là, comme des os sous la peau d'une bête mal empaillée. Tout rappelait le temps d'avant, mais d'une manière encore plus cruelle.

Un jour, cherchant un médicament dans l'armoire à pharmacie de la salle de bain encore encombrée de toute la pharmacopée maternelle, je décidai inopinément de faire un peu de ménage et de nous débarrasser au moins des boîtes périmées, c'est-à-dire la quasi-totalité, certain que face à cet argument de *salubrité publique* il ne trouverait rien à redire. Plein d'allant, presque enthousiaste, je m'attaquais à l'étagère du bas. Rapidement, je tombais sur une énigmatique forme de plastique qui avait glissé derrière une pile de boîtes. Avec le temps, elle s'était desséchée et comme racornie de l'intérieur.

Vaguement intrigué, je la tournais et la retournais entre mes doigts. Je la reniflais : cela sentait le vieux, une odeur un peu fade et écœurante à la fois. Il me semblait la

reconnaître, sans toutefois parvenir à l'identifier. De quoi pouvait-il bien s'agir ?

La vérité me pénétra le cœur comme la plus impitoyable des échardes ! Les larmes aux yeux, je courus jusqu'au vide-ordures de la cuisine, sa gueule noire et nauséabonde. J'y précipitais *la chose*, regrettant de ne pouvoir m'y faire disparaître à mon tour — et mon père ! S'il s'était trouvé là, à portée de main, je crois bien que j'aurais pu le tuer, vraiment.

Le sein de ma mère : sa prothèse. Ce résidu ! Car le cancer lui avait dévoré les chairs, première étape de sa longue maladie : il avait fallu l'amputer. Je l'avais toujours su, sans qu'on me l'ait jamais dit. Mais après tout, qu'y avait-il de surprenant à cela : ne m'avait-elle pas nourri au sein ? Précisément celui-là !...

Et voilà que je l'avais retrouvé, je l'avais tenu ingénument entre mes doigts. Je l'avais même respiré et gratté du bout de l'ongle. Pour un peu, je l'aurais à nouveau tété.

Le sein de plastique de maman, rongé à son tour par le cancer et que mon père semblait avoir précieusement conservé dans l'armoire à pharmacie, consacrée pour l'occasion en tabernacle, ainsi qu'il aurait pu conserver les saintes huiles, des reliques sacrées, un morceau de la vraie croix, un os de saint Jean. Le sein malade de ma mère.

Jamais je ne m'étais senti aussi malheureux et sale, pas même lorsqu'elle était morte. Jusqu'alors, l'appartement n'avait été pour moi qu'un lamentable capharnaüm, voilà qu'il s'était brutalement transformé en musée des horreurs.

MON PÈRE NE REMPLAÇAIT RIEN, et surtout pas sa femme. Il n'en finissait plus de clamer haut et fort **qu'il n'en avait aimé qu'une seule, et qu'il n'en aimerait plus jamais d'autre !...** Je sentais bien qu'il n'était pas prêt d'en avoir fini avec maman : ses amours nécrophiles.

« Dès que je l'ai vue, j'ai su que ce serait elle ! Tu sais, ta maman était vraiment une femme formidable, c'est dommage que tu ne l'aies pas assez connue... Je ne lui arrivais pas à la cheville. Si je me remariais, je sais bien que je ne pourrais m'empêcher de faire la comparaison entre elle et ma nouvelle épouse... Et ça : je ne le veux surtout pas, ce ne serait pas honnête ! »

Parfois, ça me rendait à moitié fou, intérieurement, de l'entendre débiter à longueur d'années ses louanges dithyrambiques à propos de ma mère. J'avais envie de lui hurler : « Tu me fais chier avec ta femme formidable, je ne supporte plus d'entendre ces conneries. Elle est morte — elle est morte, tu m'entends ! Alors arrête et recommence à vivre. Ou bien alors meurs, toi aussi. Mais pour de bon, va enfin jusqu'au bout !... »

J'aurais désespérément eu besoin d'un père à part entière, et même d'un père qui compte double. Racine au carré. Mais mon père comptait pour zéro, c'était lui-même qui effectuait le calcul : « Je ne lui arrivais pas à la cheville... »

Comme je le détestais, je le maudissais ! Néanmoins, il était tout ce qui me restait, mon lot de désolation.

Un père, passe et manque.

Bien entendu, c'était tout autre chose que je lui répondais

et d'une voix si faible: «Oui papa, je comprends, cela t'honore, mais depuis le temps: tu devrais quand même y réfléchir...»

Était-ce de la lâcheté, ou bien parce que c'était mon père et que, malgré tout, je craignais de lui faire de la peine? Je l'aimais donc encore?!...

En fait, c'était à ma mère que j'en voulais le plus: d'être morte! Après tout, n'était-ce pas à cause d'elle que nous en étions là?

J'en venais même, par un étrange retournement de situation, à me féliciter de sa disparition, car si ma vie en avait été bouleversée, j'étais conscient d'avoir également échappé à la direction morale qu'elle me réservait, cette éducation bourgeoise classique que je vomissais chez certains de mes condisciples, préférant la promiscuité des mauvais garçons, impatient d'être du nombre, peut-être bien de me recréer une autre famille, à ma convenance. Mais surtout: à l'inconvenance de mon père.

En quelque sorte, j'en venais à considérer que le décès de ma mère m'avait sauvé d'une autre mort, bien plus redoutable...

Mais sans doute, moi aussi, j'avais mes illusions, et qu'il me fallait entretenir comme je pouvais. Mon père n'était pas le seul: nous étions deux à festoyer sur les restes de maman. Et cependant incapables de vraiment nous retrouver, même dans cela: notre douleur commune.

L'un comme l'autre, nous restions prostrés et figés dans notre solitude, arc-boutés, semblables à ces vieux couples qui se détestent et pourtant s'aiment toujours, sans le savoir. Désespérément, nous faisons vie à part.

MAIS VOILA QU'UN INCIDENT DOMESTIQUE IMPRÉVU vint en quelque sorte chambouler l'univers en lente décomposition de mon père, menaçant d'une ruine immédiate et complète, une apocalypse à sa mesure.

En ouvrant les portes d'un des placards de sa penderie, précisément celui où il conservait son smoking d'il y a vingt ans, mis au clou (sans véritable espoir de jours meilleurs) entre deux manteaux de maman, son renard désargenté, son vison, une robe en lamé, il vit avec horreur s'échapper une nuée de mites, dans un vol lourd d'insectes gavés. Refermant en catastrophe les portes, il se mit à traquer impitoyablement une à une les bestioles qu'il écrasait du plat de la main jusque sur les murs. Devenu comme fou, il courut ensuite à la première droguerie venue afin d'acheter une bombe d'insecticide ainsi qu'une ample provision de boules de naphthaline. Grenaille qu'il s'empressait de disséminer jusque dans les moindres recoins de l'appartement, aucun tiroir ne devait y échapper. (Des années après, je devais même en retrouver au fond de son lit.) Tant et si bien qu'à compter de ce jour, par une soudaine métamorphose — mais qui à dire vrai n'était peut-être que l'ultime phase d'une lente transformation dont on ne voyait qu'aujourd'hui l'aboutissement — mon père devint une sorte d'étrange insecte à la Kafka. Il était semblable à ces bousiers que l'on peut croiser sur les chemins, toujours poussant derrière eux (car ils vont à reculons) une boule d'excréments dont leurs larves se délectent.

Mon père et ses boules de naphthaline, dont lui aussi semblait se nourrir, du moins son malheur: il l'entretenait. Tout comme il conservait dans les tiroirs les affaires ayant jadis appartenu à sa femme, jusqu'au plus intime, ses

petites culottes et ses soutiens-gorge, ses combinaisons de dentelle — douteuse stratégie du souvenir.

Ce relent doucereux de la naphthaline, un peu écœurant : c'est l'odeur de mon père. Elle en imprégnait ses habits, sa peau, ses cheveux. C'est l'odeur de mon adolescence.

Peut-être même m'avait-il déjà rangé à mon tour au fond d'un placard, entre deux boules de naphthaline...

Pourtant, lorsque j'y songe, je comprends qu'il avait fait quelques tentatives infructueuses, parfois maladroitement, pour se rapprocher de moi, pour que nous nous retrouvions. Ne serait-ce que l'année qui suivit la mort de maman.

Elle était partie dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques et mon père, redoutant sans doute de commémorer ce triste anniversaire dans les lieux même de son agonie, avait décidé de m'emmener à la campagne, de m'éloigner. Ce qui, en soi, semblait plutôt une bonne idée, une saine initiative, et sans doute n'était-ce même jamais arrivé, du temps de maman, que nous passions ainsi quelques jours seuls tous les deux, entre hommes. Ordinairement, c'était plutôt l'inverse. Pour les fêtes de Pâques, je descendais avec elle dans le sud, la maison de son enfance, «chez grand-mère». Même si parfois, mon père nous rejoignait pour trois ou quatre jours, un week-end prolongé. Cela dépendait de «ses affaires».

Il venait aider maman à cacher les œufs, les cocottes en chocolat et les lapins, dans le vaste jardin de la propriété.

Je me réveillais un matin au son d'une joyeuse troupe de cloches, un carillon dans le lointain. Mon cœur, aussitôt, sonnait à la volée. Il se joignait au cortège. Ding-dingue-dong.

J'avais tout du jeune chien fou. Je me précipitais en courant hors de ma chambre. Impossible de me faire tenir en place : je petit déjeunerais plus tard. Je me munissais du panier en osier qui d'habitude servait pour les courses. Il y restait toujours deux ou trois haricots verts racornis coincés entre les côtes du tressage, et me voilà parti à fouiller les massifs du jardin. Bientôt, il se remplissait d'une profusion de formes alléchantes.

Les cloches revenaient-elles de Rome ou bien s'y rendaient-elles ? Peu m'importait, puisqu'elles étaient invariablement généreuses. Bien souvent, papa ou maman devaient me freiner. Il leur fallait tempérer mes ardeurs alors que je faisais mine de m'éloigner de l'endroit que je venais d'inspecter sommairement, déjà entraîné plus loin par mon excitation gourmande :

«Je crois que quand les cloches sont passées, je les ai vues lâcher quelque chose par ici, dans les buissons ; regarde mieux, tout en bas...»

Et ils échangeaient un bref regard entendu.

Les cloches : tu parles ! Je n'en étais pas une. Depuis longtemps, le mystère était éventé. Je continuais pourtant à jouer le jeu, sans doute par crainte qu'elles s'arrêtent de passer.

Puis il y eut l'année de la mort de maman, sa maladie qui nous empêchait de descendre dans le sud. C'était la première fois. Une année sans douceurs au chocolat. Une année où les seules cloches que je devais entendre furent celles, lourdes et pesantes, de l'église ; ce glas funèbre qui dorénavant prendrait le pas sur les battements de mon cœur.

Mais l'année suivante, mon père prenait une semaine entière de congé; nous irions à Mortagne au Perche, une petite ville de province par-delà les grandes plaines de la Beauce. J'étais aux anges: enfin, il faisait mine de s'occuper de moi, de nous. Très vite, je devais déchanter.

Mon Dieu, comme la désillusion était amère et cruelle! En réalité (je le comprenais dès le premier instant) il était déjà venu dans cette contrée, avec elle bien entendu. Ils avaient passé quelques jours dans l'auberge de la grand-place, une escapade amoureuse, précisément l'auberge où il avait retenu notre chambre; peut-être bien la même pièce, le même lit, le même papier peint aux murs, les mêmes doubles rideaux aux fenêtres, la même vue...

C'était plus fort que lui. Mon père n'avait rien trouvé de mieux que de me traîner avec lui dans ce lamentable pèlerinage. Partout où nous allions, je me figurais qu'ils étaient passés, main dans la main; je croyais surprendre le regard de maman jusque dans les fenêtres closes et les murs de pierre gris. C'était tragique.

Un après-midi, nous partîmes en promenade dans les environs, au bord d'une rivière; après avoir passé un petit pont de pierre, nous sommes arrivés à ce pré où je compris qu'ils avaient pique-niqué dans les herbes, au milieu des pâquerettes. Mais aujourd'hui, il se trouvait complètement inondé. Le cours d'eau avait débordé. Seules les têtes de quelques jonquilles, çà et là, surnageaient encore. Elles étaient semblables à des soleils tristes près d'être engloutis.

Véritablement, c'était effroyable. Et mon père ne se rendait compte de rien. Il semblait presque heureux d'être là, avec moi, *avec elle*! Prenant l'eau de toute part.

Le soir même, passant devant une pâtisserie, il se rappela

brusquement que c'était Pâques: le temps des chocolats. Voulant bien faire, il me poussa à l'intérieur en m'incitant à choisir ce qui me ferait plaisir. J'étais si triste, je venais de comprendre que c'était définitivement fini, les cloches ne passeraient plus. Ce temps-là était révolu, comme bien d'autres choses.

Dans cette boutique, la grosse dame en tablier rose vendait également quelques jouets, dont un char en plastique, des petits soldats. Je réclamais le char. Mon père était surpris, ce n'était pas ce à quoi il s'attendait. Néanmoins, il respectait ma volonté: il m'achetait le modèle réduit. Je me détournais ostensiblement des lapins et des cocottes. Je leur tournais le dos. Je leur fermais mon cœur. Désormais, je les laisserais à d'autres naïfs.

Des années après, repensant à cette anecdote, je crus voir dans mon choix la simple volonté (bien que non formulée) de lui signifier mon mécontentement, une manière de marquer mon hostilité à coups de canon en plastique. Mais ce n'est que bien plus tard que je devais entrevoir l'étrange lien qui reliait ce jouet à mon père. Je ne pouvais ignorer que durant la guerre, il avait été commandant de char. Avec quelques autres, il avait fait le débarquement en Provence; il était même allé jusqu'à Berlin. Pourtant, qu'est-ce que cela pouvait signifier? Fallait-il seulement y voir un hasard?

Durant ces quelques jours, sous mes allures impassibles, je crus me noyer; mon cœur, lui aussi, n'était plus qu'un champ inondé. Jusqu'à la dernière nuit passée à l'hôtel: mon père n'ayant pris qu'une seule chambre, nous dormions ensemble. Au cours de la nuit, je me réveillai avec une pressante envie d'uriner. Je le secouai. Les toilettes se

trouvaient quelque part dans le long couloir sombre. J'aurais voulu qu'il m'accompagne.

A moitié endormi, il m'indiqua que pour une fois, exceptionnellement, je n'avais qu'à faire pipi dans le lavabo. Un peu étonné, mais au fond de moi ravi de contrevenir aux règles de la bienséance, même si c'était lui qui m'avait donné son aval, ce qui gâchait un peu mon plaisir, je montai donc sur une chaise et pissai allègrement dans le bac d'émail. Mais voilà que le lavabo s'avérait être bouché!

Le lendemain matin (quoi qu'il en soit le jour prévu pour notre départ), la note rapidement réglée, nous nous sauvions avec des mines piteuses de voleur ayant peur d'être pris la main dans le sac. Ce fut là, à mon grand soulagement, la dernière fois qu'il m'entraîna avec lui dans de telles excursions.

*Mortagne au Perche. Cela ne s'invente pas.*

C EPENDANT, SI MA MÈRE SE TROUVE ÊTRE LE PERSONNAGE CENTRAL DE CE RÉCIT — celle qui aujourd'hui encore, du fond des ténèbres, brille cruellement par son absence — il en est un autre qui devait me marquer à jamais. C'est celui de ma grand-mère: la matriarche. La mère de ma mère. Mais il me faut pour cela ravalier le temps jusqu'à cette première et lointaine époque, presque irréelle aujourd'hui, où tout pouvait encore me sembler possible.

Somme toute, ma mère n'est que le *squelette* de cette histoire, autour duquel passé, présent et avenir s'articulent en grinçant. Tout se tient.

On avait beau dire ce qu'on voulait, grand-mère avait toujours été ce qu'il convient d'appeler «une maîtresse femme...»

Mes parents le répétaient suffisamment souvent, avec un acharnement où le respect le disputait à la crainte. Aussi, de juillet à septembre, grand-mère régnait-elle sans partage sur nos vacances. Fort heureusement, il y avait la mer, distante d'à peine quinze kilomètres. Combien de fois avons-nous ainsi échappé à sa fêrule chicanière pour